



... prend des risques !

IV

Une obsession : communiquer

Roger Nordmann a beaucoup pratiqué l'art du billet. Pour la Tribune de Lausanne, pour 24 Heures, pour la Tribune de Genève, il a beaucoup écrit.

Il a fallu choisir parmi des milliers de textes. Ça n'a pas été chose facile et il faudrait publier un jour un recueil complet de ces billets qui n'ont rien perdu ni de leur actualité, ni de leur pertinence.

Profession : journaliste

Il n'y a pas d'automatisme dans la création littéraire ou journalistique — fût-elle médiocre. Pas une ligne de journal qui ne soit née sans effort. C'est ce qui fait d'ailleurs la noblesse de ces métiers d'expression. Ils sont métiers d'hommes seuls, réduits à leurs propres forces, qui ne peuvent espérer de secours que d'eux-mêmes — et la référence est souvent dérisoire.

L'heure avance. Les machines vont rouler. Le sommeil des autres pèse de tout son poids de silence sur la ville. Quel est cet homme, qui, derrière un bureau, heurte sur les mots et les phrases ? Jamais il n'arrivera dans les délais à finir l'article sur

LES CHAÎNES DU BONHEUR

lequel il sèche. Il jure d'abandonner ce métier. Il fera bien d'autres serments qu'il tiendra tous, sauf celui-là : il est amoureux de ses propres angoisses ; c'est un journaliste.

Je suis à la frontière de ces métiers que j'ai bien connus. Je garde de nombreux contacts avec ceux qui ont eu le courage d'y consacrer leur vie. Ce sont des garçons qui ont entre eux tous ceci de commun qu'ils pensent constamment aux autres. Aux lecteurs ou aux auditeurs qu'il s'agit d'informer, à l'interrogation desquels il faut répondre jour après jour.

L'égoïsme est impossible sous peine d'irréversible échec. Pareille attitude détermine à la longue cette forme de générosité qui rend si attachante l'atmosphère des studios et des salles de rédaction. Je fais assez peu ce métier pour me ranger ce matin, de votre côté, lecteurs, et dire en votre nom à mes presque confrères, des vœux de bonne année, en témoignage d'estime et de reconnaissance.

1957.



Avec le guide Onésime Crettex de Champex.

Parl
travau
person
se den
carrière
patien

Il fa
autres
jamais
que j
hâtive
penda
mesur
de dro

Qua
avec f
celui d
que d
l'excel
trait p
grand
déjeuner
les he
nouve

Que
C'es
que, f
du mo
que d
article
—
le sim
Lou

La parole est d'or

Parlera bien qui parlera le dernier : il y a une technique des travaux de commission que possèdent au plus haut degré des personnalités du monde politique, industriel ou commercial. On se demande quelles furent les clefs qui leur donnèrent accès à la carrière. J'ai percé le secret de tant de réussite : c'est le silence patient.

Il faut une immense force de caractère pour laisser parler les autres en se gardant soi-même de prononcer un mot. Je n'y suis jamais parvenu. A peine ai-je entrevu des solutions possibles que je les jette sur la table. Quelle erreur ! Chaque phrase hâtivement prononcée provoque des réactions. Le ton monte pendant que dans son coin l'homme fort prend la température, mesure la résistance de chacun et prépare doucement, butinant de droite et de gauche, le miel d'un compromis suave.

Quand tous sont fatigués du combat qu'ils viennent de livrer avec fièvre, alors s'élève la voix nouvelle, apaisante, apaisée, de celui qui a su se garder frais et dispos. Ecoutez-le : il lui semble que d'une part... et que d'autre part... qu'en tenant compte de l'excellente idée de celui-ci, des objections de celui-là, il paraîtrait possible d'envisager... Bref, il a gagné la partie. C'est un grand homme. On se calme sans peine et l'idée d'aller bientôt déjeuner aide encore à pacifier les esprits. Car il a su jouer sur les heures du repas et de l'apéritif. Et c'est bien là une preuve nouvelle de ses talents de psychologue.

11 octobre 1957.

Question de situation

Que pensez-vous de la situation ?

C'est un simple citoyen qui s'adresse à un journaliste. Parce que, forcément, un journaliste est un homme renseigné sur la vie du monde ; c'est même une des curiosités de ce temps : on croit que des gens connaissent les problèmes parce qu'ils en font des articles !

— Que pensez-vous de la situation ?, demande au journaliste le simple citoyen.

Lourd de la confiance que lui témoigne le bon peuple, le

métier. Il fera bien
celui-là : il est amou-
raliste.

J'ai bien connus. Je
nt eu le courage d'y
nt entre eux tous ceci
autres. Aux lecteurs
l'interrogation des-

ne d'irréremédiable
que cette forme de
re des studios et des
er pour me ranger ce
e nom à mes presque
noignage d'estime et

1957.



mpex.

journaliste s'approche du député, son ami. C'est une autre curiosité de ce temps : on croit les députés au courant des problèmes parce qu'ils en débattent. Dites-moi, mon cher, que pensez-vous de la situation ?, demande le journaliste au député.

Justement, le député va rencontrer le ministre. Ils se connaissent. Espérons que l'amitié autorisera l'indiscrétion. Car ils sont amis. L'un poussant l'autre, ils ont fait carrière ensemble. Le dialogue s'entame dans les couloirs. Le député dit au ministre : que penses-tu de la situation ?

Le ministre n'a pas le temps de répondre. Le ministre va partir. Il monte dans sa voiture. Des inaugurations l'attendent, où il va discourir de l'actualité et de la conjoncture, en faisant comme disent subtilement les Français, des déclarations d'intentions. Mais elle trotte dans le cerveau du ministre, la question que vient de lui poser le député. Alors, il n'y tient plus, se penche vers le chauffeur qui entend l'Excellence, d'une voix amicale, lui demander avec une tape sur l'épaule : alors, mon ami, que pensez-vous de la situation ?

Que pensez-vous de la situation ? La question circule, tourne et revient. Car le prix que nous donnerions pour connaître la pensée des grands est sans rapport avec celui que seraient prêts à payer les grands pour connaître la nôtre.

1957.

En un mot

La propagande politique réduit les problèmes les plus complexes à quelques slogans lapidaires. Mais s'il fallait tout dire, on ne dirait plus rien. Chacun de nous offre à la vie sociale un visage incomplet. Seuls nos amis, nos familiers savent ce qui se cache de douceur derrière une apparente muflerie et que tel capitaine d'industrie, connu pour ses colères violentes, passe ses soirées à jouer comme un ange avec de tout petits enfants pour lesquels il est capable de patience infinie. Celui dont la démarche paraît assurée, cache sous un air martial la peur qui le suit au pas. Le timide se révèle brusquement plus courageux que le costaud qui sue d'angoisse au premier danger.

Et pourtant nous nous promenons tous, tant que nous sommes, avec une étiquette qui nous réduit à un seul trait de caractère. Ecoutez les conversations : en dix secondes on dit qu'un tel est

ni. C'est une autre curio-
 u courant des problèmes
 n cher, que pensez-vous
 au député.

ministre. Ils se connais-
 indiscretion. Car ils sont
 t carrière ensemble. Le
 député dit au ministre :

pondre. Le ministre va
 inaugurations l'attendent,
 la conjoncture, en faisant
 des déclarations d'inten-
 du ministre, la question
 n'y tient plus, se penche
 e, d'une voix amicale, lui
 : alors, mon ami, que

question circule, tourne
 erions pour connaître la
 celui que seraient prêts à

1957.

es problèmes les plus
 es. Mais s'il fallait tout
 vous offre à la vie sociale
 s familiers savent ce qui
 rente muflerie et que tel
 lères violentes, passe ses
 tout petits enfants pour
 finie. Celui dont la dé-
 air martial la peur qui le
 ment plus courageux que
 r danger.

s, tant que nous sommes,
 n seul trait de caractère.
 ndes on dit qu'un tel est

léger, sûr de lui, travailleur, orgueilleux, fainéant. Qu'en sait-
 on ?

Presque aussi peu que du problème que pose au profane la fine
 fleur (de farine) de nos élites économiques. Mais les affiches
 sont là : votez oui, votez non. Une miche de pain et un slogan
 pour réduire à notre mesure l'organisation la plus complexe.
 Comme un adjectif pour définir un homme riche de cent mille
 nuances. Tel est notre drame. On ne peut connaître tous les
 problèmes que l'on tranche — ni trouver le temps d'aimer assez
 pour connaître tous les hommes que l'on rencontre.

22 novembre 1957.

Votez pour moi...

J'ai trouvé ce matin dans mon courrier une lettre assez ex-
 traordinaire de pureté et de candeur. C'est un futur conseiller
 qui me demande simplement de voter pour lui. Son argumenta-
 tion est faible, il faut le dire. Son orthographe aussi. Mais
 comment résister à ce post-scriptum : « Mon nom étant au bas de
 la liste, il est très important de le cumuler. » Voilà qui est
 parfait. Un tailleur américain avait également placardé cet avis
 sur sa minable échoppe : « Si vous achetez un complet chez moi,
 vous ferez une bonne affaire et moi aussi. »

Trop souvent les candidats se défendent d'être habités par
 quelque ambition que ce soit. L'amitié seule, le dévouement pur
 et simple, l'esprit de discipline qui fait la force des armées (et la
 solidité des suffrages en liste) les ont déterminés à poser leur
 candidature. Mais ils feignent de ne rien espérer et, quand ils
 sont élus, font des mines étonnées du plus gracieux effet. Mon
 correspondant, au contraire, va, lui, droit au fait.

Quelle récompense sera accordée à tant d'ingénue sincérité ?
 Hélas, je crains le pire. Mon correspondant néglige l'abc de la
 vraie démagogie, laquelle, pour être efficace, doit être un peu
 feutrée.

Dire tout haut ce que d'autres pensent tout bas, c'est un
 principe excellent. Mais son application a valu, ce me semble, à
 la république, plus de héros que d'élus.

8 novembre 1957.

...et taisez-vous !

Je vis sous le signe du démenti. Le candidat auquel je prédisais l'échec vient d'être élu. Les sociétés auxquelles je reprochais le ton par trop administratif de leurs lettres m'écrivent pour me dire que tout est très bien. Quand les institutions et les hommes ont atteint, comme c'est le cas chez nous, au plus haut degré de la perfection, c'est vraiment ridicule de vouloir proférer la moindre critique. On est prié d'applaudir, d'être d'accord et de féliciter. Quoi ? Tout. Les questions, quelles qu'elles soient, sont considérées comme des déclarations de guerre et si vous continuez à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, on vous traitera de communiste.

Vous me direz que vous avez toujours le droit de payer et que par conséquent il vous plaît de donner votre opinion sur l'objet de ce paiement. Eh bien, non ! Remplissez vos bulletins et taisez-vous. Votre silence sera automatiquement interprété comme une approbation, toutes les approbations seront additionnées et leur total enthousiasmant permettra à M. qui de droit de faire une fois par an un discours plein de sens sur l'unanime approbation dont il se félicitera lui-même avec toute la conviction désirable.

Nous sommes installés, béats, satisfaits, ravis de nous-mêmes que c'en est touchant. Mais cette autosatisfaction comporte de graves dangers. En même temps que son pardon, je demande donc au candidat que j'ai vexé en lui prédisant un échec, de consacrer sa première interpellation à la cause trop oubliée du droit à la libre critique ; car il devient urgent de réinventer les usages démocratiques.

12 novembre 1957.

Les politiciens à la T.V.

La propagande de nos partis politiques à la télévision m'a profondément attristé. Ces émissions étaient, pour la plupart, d'une maladresse attendrissante. Je connais des téléspectateurs qu'une telle incitation à voter conduira à entrer en abstentionnisme comme on entre en religion.

ndidat auquel je prédi-
uxquelles je reprochais
res m'écrivent pour me
stitutions et les hommes
au plus haut degré de la
e vouloir proférer la
r, d'être d'accord et de
quelles qu'elles soient,
s de guerre et si vous
s regarde pas, on vous

le droit de payer et que
otre opinion sur l'objet
z vos bulletins et taisez-
t interprété comme une
nt additionnées et leur
de droit de faire une
l'unanime approbation
a conviction désirable.
s, ravis de nous-mêmes
atisfaction comporte de
ardon, je demande donc
un échec, de consacrer
p oubliée du droit à la
e réinventer les usages

12 novembre 1957.

T.V.

es à la télévision m'a
aient, pour la plupart,
mais des téléspectateurs
à entrer en abstention-



Avec son ami Pierre Graber avant une émission de T.V.

Cet échec de communication entre les partis et l'opinion publique mérite qu'on s'y arrête. Une enquête devrait tout d'abord contrôler si le sentiment que j'exprime est largement partagé. Si tel devait être le cas, il conviendrait d'en conclure que seuls des professionnels sont à même de traduire leur conviction en une émission acceptable. Vous me direz que les partis ont précisément eu recours à des professionnels. J'en conviens. Mais il s'agit de producteurs qui ont eu à traduire des convictions de commande et non la leur propre. La différence est grande, on a pu en juger. Personnellement, je pense que l'erreur a été, dans cette occurrence, de s'inspirer une fois de plus d'exemples français pour résoudre un problème suisse. Cette imitation, probablement inconsciente, a été souhaitée et acceptée par les partis. L'échec que j'imagine leur serait dès lors imputable. Ce qui prouverait qu'en ces matières, il vaut mieux réfléchir que se souvenir. Nous avons quelques années devant nous pour éviter qu'aux prochaines élections tant de bons sentiments fassent de si éprouvantes émissions.

1971.

Le droit de comprendre

Il faut en moyenne 6 à 8 semestres d'université pour obtenir une licence en droit. Les étudiants, au cours de ces années de travail, apprennent, dans le meilleur des cas, ce langage particulier — le droit est une langue bien faite, disait un de mes professeurs — où chaque mot a sa densité, sa définition, sa limite. Dès lors, un raisonnement s'impose.

Admettons en effet, pour la simplification du récit, que 1 % de notre population ait fait ses études de droit et comprenne le langage juridique. C'est dire que 99 % de nos concitoyens n'ont pas appris à le comprendre.

Or, quand l'autorité nous invite à voter sur un texte légal ou constitutionnel, ledit texte est logiquement écrit dans cette langue particulière qu'aucune traduction ne met à la portée de l'immense majorité des citoyens appelés à donner leur opinion.

C'est pourquoi l'autorité devrait se décider soit à offrir des études de droit à toute la population suisse — ce qui entraînerait de gros frais — soit à ajouter au texte légal et constitution-

nel une explication en langue vulgaire qui le rendrait compréhensible. Après quoi, l'on pourrait utilement reprendre la conversation sur le sujet de l'abstentionnisme, puisque aussi bien on aurait franchi un premier pas qui me paraît important : on parlerait aux électeurs la langue qu'ils comprennent et non celle qu'ils n'ont pas eu le temps d'apprendre.

1972.

Le diable

La centralisation, c'est le diable. En politique comme en économie. Les démons qui nous y poussent parlent un langage convaincant : « Centralisez ! tout sera plus simple. Hélas, tout ne sera plus simple qu'au seul point de vue administratif. Or, la prudence commande d'observer une même réalité sous des angles différents. L'Eiger, au sud, est une montagne à vaches mais qui réserve, au nord, quelques surprises à qui ne l'aurait jugée que sur un seul de ses versants !

Toute centralisation, c'est vrai, facilite la tâche de l'administration. Mais voilà, le but final de l'administration publique est-il vraiment de simplifier sa propre tâche ? Il n'en est pas question. La finalité de l'administration est d'assurer le fonctionnement de la vie publique dans le respect du citoyen et de ses libertés. Or, il vaut mieux compliquer le travail administratif plutôt que de réduire le respect que l'on doit à la personnalité et à la liberté des citoyens.

Vérité d'évidence ; les hommes sont compliqués. Essayez d'en mettre quatre d'accord sur un travail commun et vous verrez naître quatre solutions dont chacune aura l'avantage de coûter plus cher que les trois autres. Et vous voudriez que sur des questions importantes on plie des millions de gens différents à des solutions uniformes ? La réponse fédéraliste à cette question est la seule humaine. L'administration, peut-on dire en pastichant Hugo, « est une grande roue qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ». Elle est lente parce que diversifiée. Faites-la rouler vite, en la centralisant et vous verrez : elle écrasera tout le monde.

1971.

La Suisse n'existe pas

Quand on lit régulièrement les chroniques économiques de la presse française, on doit se rendre à cette douloureuse évidence : la Suisse n'existe pas.

Que les enquêtes ou les statistiques portent sur les exportations, le niveau de vie, l'équipement ou la fiscalité, vous trouvez, énumérés, classés, chiffrés, tous les pays d'Europe à l'exception du nôtre.

Plusieurs explications, au choix : la Suisse fournit peu d'éléments utilisables, étant elle-même fort pauvre en statistiques. C'est l'interprétation la plus aimable.

L'autre — et qui m'a sidéré — a été fournie par l'auteur d'un important volume sur l'avenir de l'Europe face aux Etats-Unis. Interrogé par un confrère de la presse vaudoise sur l'absence de toute référence à notre pays, cet éminent personnage a répondu : « Le cas suisse me gênait dans mon raisonnement, je l'ai effacé psychologiquement. »

Moi, je veux bien, d'autant plus que la méthode me paraît utilisable en bien des domaines, dont le sportif. Quel meilleur moyen d'être toujours le premier que d'effacer psychologiquement tous ceux qui ont eu la déloyauté de vous précéder au classement ?

Mais il se pourrait encore que l'esprit de compétition soit contagieux. Face à des opinions publiques qu'il convient de flatter, certains gouvernements se sont peut-être mis à penser que les méthodes de l'oubli volontaire pouvaient sans trop de frais améliorer leur propre score.

1971.

Le bon calcul

Pour qu'un pays soit prospère, il faut que son revenu national augmente chaque année.

Tous les pays, dont le nôtre, font état de leurs progrès annuels. Question : Si cette loi de l'expansion est inéluctable, comment vivrons-nous dans vingt ans ? La Suisse n'est allongeable non plus qu'élargissable. Un progrès de 4 à 5 % par an nous conduira

à une augmentation de 50 % dans 10 ans, de 100 % dans 20 ans, sur un territoire demeuré identique à lui-même.

C'est la raison pour laquelle je me demande si l'on ne devrait pas établir et publier — parallèlement aux chiffres de la production, de la balance ou du revenu national — ce qu'on pourrait appeler un indice de la détérioration du milieu dans le calcul duquel entreraient, dans des proportions à déterminer, le tonnage des ordures et les bruits de la circulation, multipliés par le taux d'oxyde de carbone et le nombre de poissons qui ont le ventre en l'air et qu'on trouve chaque jour dans nos rivières et dans nos lacs.

Ainsi serait-on averti de la limite exquise à partir de laquelle notre enrichissement collectif détruit les biens essentiels qu'on ne pourra jamais racheter avec tout l'argent qu'on aura gagné grâce à l'expansion.

J'aimerais bien qu'un spécialiste me dise si mon raisonnement est idiot. Mais je crains que les économistes, comme les théologiens, ne répondent jamais qu'aux questions qu'ils se posent eux-mêmes.

1970.

Pour une Europe helvétique

Le *fédéralisme*, me dit-on, vaut pour la Suisse. Il n'est pas exportable au niveau de l'Europe. Cette objection veut que la dimension soit une fatalité. Comme si la réussite sur modèle réduit n'était pas un encouragement. En temps de parcours la Suisse d'hier était plus grande que ne l'est aujourd'hui l'Europe.

Le fédéralisme est une vision globale de l'homme, individu et citoyen. Or la morale ignore les billets collectifs autant que les entrées de faveur. Elle ne va pas se dégradant selon que la cité compte 5 ou 100 millions d'habitants.

Le xx^e siècle, disait Proudhon, sera celui des fédérations ou celui du purgatoire. Ce que de Rougemont exprime différemment : l'Europe sera demain ou balkanique ou helvétique.

Le fédéralisme est le message que nous devons apporter à l'Europe. L'humilité n'est pas une vertu quand elle incite à enfermer, dans une tour d'ivoire, le pays qui devrait, je me répète, opter pour la tour de contrôle.

1971.



Il y a conférence...

Sitôt descendu du train, le conférencier est douché : d'abord, la date a été mal choisie. Et il pleut. Les gens resteront chez eux. S'il fait beau, ils iront se promener. Enfin, il y a de fâcheuses coïncidences. La fanfare répète, ce soir. Et la société de gym a son assemblée générale. Sans compter que la semaine passée un autre conférencier a connu un immense succès. C'était un explorateur. Il passait des projections. Et vous savez comme sont les gens...

A 8 h 25, on offre au conférencier, comme un digestif, une nouvelle plus réconfortante : le caissier — qui est vite allé jeter un coup d'œil dans la salle — revient pour annoncer que « ça n'est pas une catastrophe ».

Il y a trente-deux personnes.

Toutes installées bien sûr dans l'extrême fond de la salle.

Alors, le présentateur présente le conférencier en précisant que toute présentation serait superflue. Puis il condamne les absents. Ils ont tort. Malheureusement comme ils sont absents, ils n'en sauront jamais rien. Mais enfin vous avez hâte, n'est-il pas vrai, d'entendre celui qui...

C'e
ses lu
nettes
conna
Ma
plong
Le
averti
les a
immé
l'inté
A l
« on
Dit
plaisi
Pui
tions
La
chez

Mo
On
plus c
qu'en
view
pronc
Je
faut l
un p
rangs
Un
orater
assise
qui to
plus p



et douché : d'abord,
resteront chez eux.
Il y a de fâcheuses
la société de gym a
semaine passée un
s. C'était un explo-
rez comme sont les
ne un digestif, une
il est vite allé jeter
annoncer que « ça
nd de la salle.
er en précisant que
damne les absents.
nt absents, ils n'en
e, n'est-il pas vrai,

UNE OBSESSION : COMMUNIQUER

C'est le moment. Le conférencier se lève et confère. Il met ses lunettes, fait une petite provision de texte, enlève ses lunettes, fixe les spectateurs dans les yeux : « Vous voyez comme je connais bien mon sujet. Je puis parler sans lire. »

Mais tout à coup, le conférencier remet ses lunettes pour plonger efficacement dans l'oxygène des certitudes manuscrites.

Le jeu continue. L'heure passe. Brusquement — comme pour avertir la dame du vestiaire d'avoir à abandonner son tricot — les applaudissements éclatent. Applaudissements dont il est immédiatement précisé « qu'ils traduisent bien, Monsieur, l'intérêt avec lequel votre auditoire vous a écouté ».

A la sortie, le conférencier a droit à des compliments comme « on vous aurait volontiers écouté pendant des heures ».

Dit gentiment par une dame assez mignonne, ça fait toujours plaisir.

Puis il y a réception, une modeste tasse de thé, et des conversations jusqu'à l'heure du train.

La conférence n'est ni un art, ni un talent de société. Mais, chez nous du moins, un rite vraiment touchant.

1955.

...et conférence !

Monsieur est en conférence.

On entend cette réponse dix fois par jour. A croire qu'il n'y a plus d'entrevues, que le mot séance a disparu du vocabulaire et qu'entretien ne survit que pour prendre le relais du mot interview quand du moins on hésite un peu sur l'orthographe et sa prononciation.

Je proteste contre l'utilisation abusive du mot conférence. Il faut lui conserver sa pleine signification d'ennui distillé devant un public qui déserte traditionnellement les quatre premiers rangs, dressant contre l'orateur une prudente barricade de vide.

Une vraie conférence n'existe que s'il y a, d'une part, un orateur qui lit et parle et, d'autre part, quelques personnes mal assises et trop distraites par une porte qui s'ouvre ou un voisin qui tousse et que les uns et les autres offrent l'image désolée du plus profond ennui.

LES CHAÎNES DU BONHEUR



Une conférence, disait Prévert, c'est un homme triste qui reste pendant une heure derrière une carafe et un verre à dents, sans jamais se laver les dents.

Secrétaires, téléphonistes, pour le respect du souvenir, ne traduisez pas le refus de votre patron d'engager la conversation par l'excuse traditionnelle : Monsieur est en conférence. Dites qu'il est sorti, ou ne dites rien, ou dites n'importe quoi. Mais laissez le mot de conférence à ceux qui les font avec tant de courage, à ceux qui les écoutent avec tant de patience, à ceux enfin qui les organisent — les seuls passionnés dans l'affaire.

1972.

Je suis
quand e

Et les
sont en
alors cit
leur arr
le soir,
voiture.

autre n
spécialis

Quan
simples,
se racon

Quan
infidélit
j'achète
de mon
gence d
pour me
je fais,
connaît

Le co
homme
leur arr
souveni

Le pu
spécifiq
complic
pour si
Les hor
quand l

Il est
que se

Le publicitaire : un consommateur comme les autres ?

Je suis sensible à la publicité quand elle est intelligente et quand elle est opportune. C'est en quoi je suis normal.

Et les gens — puisqu'il faut bien les appeler par leur nom — sont en grande majorité normaux. Il leur arrive de voter. Ils sont alors citoyens. Quand ils achètent, ils sont consommateurs. Il leur arrive d'être piétons, touristes, d'aller au bureau, de sortir le soir, de passer au tribunal parce qu'ils ont mal garé leur voiture. Que dans chacune de ces circonstances ils portent un autre nom ne doit pas nous incliner à croire qu'ils se sont spécialisés dans une fonction précise.

Quand on aura compris ça, outre que les choses seront plus simples, elles deviendront plus compréhensibles et on cessera de se raconter des histoires.

Quand ma voiture est vieille et commence à me faire des infidélités, je lis attentivement les annonces de voiture et j'achète une nouvelle Citroën, parce que cette maison est cliente de mon bureau et qu'elle donne en plus cette preuve d'intelligence de construire des voitures rationnelles. Ma femme achète pour mes enfants ce dont elle a besoin. Elle lit la publicité comme je fais, mais elle écoute la vendeuse d'un magasin où l'on connaît ses goûts et ses besoins.

Le consommateur, le citoyen, l'automobiliste ne sont pas des hommes différents ayant chacun un comportement spécifique. Il leur arrive de voter par amitié, d'acheter pour le plaisir de se souvenir qu'ils sont quelquefois piétons.

Le publicitaire exerce un métier. Il n'a pas plus de réactions spécifiques qu'un homme d'une autre profession. C'est plus compliqué que ça, un être humain. On voudrait les cataloguer pour simplifier les raisonnements. Impossible, et Dieu merci ! Les hommes sont libres. Ils faudra s'y faire. Tout sera plus facile quand les technocrates l'auront compris.

La magie de la vente

Il est plus facile de produire que de vendre. C'est sur ce thème que se sont élaborées, au cours de ces dernières années, les

techniques qui ont abouti à cette science nouvelle connue — plutôt mal que bien — sous le nom de marketing. En fait, l'acte de produire doit être chronologiquement précédé par le travail du commerçant auquel il appartient de reconnaître, préalablement à toute fabrication, l'importance de la demande qui se portera demain sur tel ou tel bien, d'en mesurer et d'en chiffrer l'intensité ou la durée.

Dans l'esprit de beaucoup de nos contemporains, le marketing est d'origine américaine et ne fut importé en Europe que peu après la dernière guerre. Ce qui est vrai pour le mot mais ne l'est pas pour la pensée. Je viens de retrouver avec délectation un texte très court qu'écrivait le philosophe Alain tout au début de ce siècle. Il y notait que la production se fait selon la science et la vente selon la magie. Le commerce est régi par l'éloquence tandis que l'on n'obtient rien des choses par l'éloquence. On connaît la température de fusion des métaux avec lesquels on fabrique des machines. Mais la température de fusion des hommes qui vont l'acheter diffère avec le moment, le goût, le caractère ou l'humeur. Vérités qui paraissent aujourd'hui d'évidence mais dont l'application demeure le souci constant de l'industrie contemporaine.

La publicité silencieuse

La publicité d'aujourd'hui a, sur celle d'hier, l'avantage d'être au moins relativement silencieuse.

Toutes les annonces marchandes du XIV^e au XVII^e siècle se résumaient en cris.

A l'aube, les laitières criaient : « A mon bon lait chaud. » Puis venaient les marchands de café : « A deux sols le pot. » Puis encore les crieuses de harengs, les crieurs d'oisons, pigeons, chair salée et chair fraîche.

Tout ce qui s'achète, tout ce qui se vend : vieux habits, vieux chapeaux, vieux fer, vieille monnaie, le fient (fumier), les rubans, les casseroles, tout était crié dans la rue. Les marchands de jonc avaient inventé un slogan : « Battez vos femmes, rossez vos habits pour un sou. » C'était alors le tour du charlatan, du colporteur, du bouquiniste, du droguiste, du porteur d'eau, de l'arracheur de dents, du marchand de peaux de lapins, du cloche-

teur d
d'imag
drogue
(pour f
Bien
sances,
de dor
son reg

Ce q
« Le
je ne p
J'ai
mente.
Nos
affront
conson
Nos
vexant

Reg
cette r
mais i
pleine
invent
quinzi
comm
prendr
quera
viendr
septièr
Car
l'inflat

teur des trépassés. Sans compter les vinaigriers, vendeurs d'image, crieurs de crimes, marchands d'almanachs, triacleur de drogues nouvelles et infallibles. On criait les bans du roi Louis (pour fournir des hommes et de l'argent au roi).

Bien avant les spécialistes qui dénoncent aujourd'hui les nuisances, Boileau s'est plaint de tant de bruits qui l'empêchaient de dormir. Un autre poète, Guillaume de la Villeneuve, disait son regret d'être trop vivement sollicité :

« Tant a denrée à vendre
Tenir je ne puis de desprendre...
Tant poi i ai mis que j'avoie
Tant que povretez ma mestroie. »

Ce qui, traduit en français moderne, donne ceci :

« Le nombre de marchandises à vendre est si considérable que je ne puis m'empêcher de dépenser... »

J'ai ainsi mangé le peu que j'avais et la pauvreté me tourmente... »

Nos ancêtres avaient des soucis d'environnement. Déjà, ils affrontaient, à leur mesure, une société qui était de sollicitante consommation.

Nos problèmes modernes sont vieux comme le monde. C'est vexant, mais c'est comme ça.

1971.

Maintenant, encore plus meilleur !

Regardant la publicité à la télévision, ma petite-fille a eu cette remarque : « Maman a acheté ce produit pour nettoyer, mais il ne fait pas des étoiles comme dans le film. » Réflexion pleine de sens et qui me tranquillise. Tous les corps attaqués inventent spontanément un moyen de défense. Les parasites de la quinzième génération prennent du DDT à tous leurs repas, tout comme les enfants, dans leur plus jeune âge, apprennent à ne pas prendre au mot les promesses qu'on leur fait. Ce qui ne manquera pas de leur rendre ultérieurement des services quand viendra le beau jeune homme qui, en place d'étoile, promettra le septième ciel.

Car le mensonge, en fait, habite notre vie quotidienne et l'inflation atteint les mots presque autant que les francs. On dit

« je suis désolé » pour une cendre sur le tapis, comme « je suis ravi » quand on fait la connaissance d'une dame. Or, le dictionnaire nous apprend que la désolation et le ravissement définissent des états d'âme que manifestement nous n'éprouvons pas en pareille occurrence.

D'où je conclus que l'école doit enseigner désormais aux élèves à faire le tri entre tous les messages qui déferlent sur eux car, selon l'expression d'Alain, nous vivons un siècle agressif qui tente, par d'innombrables moyens, « à nous remplir comme des cruches ».

1971.

Question de nez

L'homme gagne sa vie à *la sueur de son front*. Le phénomène est contrôlable, accepté, connu. Ce qui n'empêche que la transpiration a mauvaise presse. J'assiste trois ou quatre fois par semaine, à la télévision, à des drames vraiment navrants. Une jeune fille ravissante rencontre un beau jeune homme dont on devine tout de suite, tant il a d'assurance dans le regard, qu'il ajoute aux plus hautes qualités intellectuelles, tous les avantages d'un revenu confortable et d'une voiture rapide. Déjà, je me réjouis à l'idée de tous les bonheurs promis à ces jeunes gens. Hélas, on sent très vite, si j'ose ainsi parler, qu'une sournoise difficulté va empêcher la réalisation de cette merveilleuse aventure du cœur.

Et, de fait, elle échoue à cause d'un misérable flacon de plastique. La jeune personne s'en serait-elle aspergé le liquide sous les bras qu'elle serait aujourd'hui dans ceux du beau jeune homme.

A quoi tiennent les choses, tout de même. Déjà Cléopâtre avait changé les destins du monde. Le nez a plus d'importance, décidément, que le travail.

1971.

La querelle des Modernes et des Anciens

J'ai vu le document hier. Et il faut l'avoir vu pour y croire. Un éditeur (important) d'une collection célèbre de romans policiers

écrit à des
l'issue des
nous allons
offrir par se
un centre d
Moyennant
station ou
connaître v
sait de sur
encore pas
plus offrant
Stupéfian
rer. Et essa
bien être le
que ?

Je propos
mille dans

Imaginon
l'Office ita
tions suivan

Si ce jeu
entraîneron

écrit à des organisations touristiques (je cite de mémoire) : « A l'issue des aventures que connaîtra dans le prochain roman que nous allons publier notre héros bien connu, ce dernier se verra offrir par son chef quelques jours de vacances bien méritées dans un centre de villégiature que l'auteur n'a pas encore déterminé. Moyennant le versement de la somme de X mille francs, telle station ou telle ville pourrait être désignée. Veuillez nous faire connaître votre accord. » Dans le courant de la lettre il apparaissait de surcroît que le même héros du même roman n'avait encore pas choisi sa marque de cigarettes. C'était, là encore, au plus offrant de l'aider à fixer ses goûts !

Stupéfiant ! sidérant ! Mais tentons d'en rire avant d'en pleurer. Et essayons ensemble un petit jeu amusant : quels pourraient bien être les usages publicitaires de la grande littérature classique ?

Je propose l'exemple des vers célèbres du monologue de Camille dans Horace :

Rome, l'unique objet de mon	
	[ressentiment
Rome à qui vient ton bras	
	[d'immoler mon amant
Rome qui t'a vu naître et que	
	[ton cœur adore
Rome enfin que je hais	
	[parce qu'elle t'honore !

Imaginons maintenant que Corneille ait reçu un chèque de l'Office italien du tourisme. Il se serait ensuivi les modifications suivantes :

Rome, unique objet de mon	
	[assentiment
Rome que j'ai visitée au bras	
	[de mon amant
Rome que j'ai parcourure et	
	[que mon cœur adore
Rome enfin dont je rêve que	
	[partout on l'honore...

Si ce jeu vous amuse... Certes la poésie y perd. Mais nous nous entraînerons ensemble à être, hélas, de notre temps.

Découvertes ethnographiques

Imaginez une catastrophe ; tant qu'à faire et pour le prix, imaginez-la définitive, atomique, ratiboisante. L'Europe est annulée et, avec elle, la Suisse.

Mille ans plus tard : trois savants indonésiens débarquent sur le vieux continent à la recherche de civilisations oubliées. Dans les environs de Berne, ils découvrent une boîte miraculeusement protégée. A l'intérieur, les films d'une soirée de spots publicitaires à la T.V. suisse.

Sur la base de cette documentation, la Faculté d'histoire des civilisations cherche à reconstituer la vie helvétique de la période préatomique. « Un grand rite alors dominait la vie quotidienne, explique le savant à ses élèves. Ce rite est celui de la propreté. C'est ainsi que les femmes se disputaient entre elles à qui aurait le linge le plus blanc. Elles passaient le reste de leur temps à poursuivre la poussière dans les franges du tapis et dans les interstices des meubles qu'elles s'épuisaient à faire briller. Les hommes, eux, dans cette curieuse civilisation, consacraient l'essentiel de leur temps à dévorer de nombreux produits et à traduire, par des mimiques appropriées, les joies qu'ils éprouvaient en les dégustant. La jeunesse, elle, tout en dansant curieusement, buvait des liquides de toutes couleurs, ne s'interrompant dans cet exercice que pour s'asperger les aisselles et les cheveux de produits qui avaient certainement une signification religieuse ou liturgique. » Les fouilles continuèrent car la grande énigme était de savoir de quoi pouvaient bien vivre ces populations tout entières livrées aux joies des rites consommatoires. Heureusement, on finit par découvrir, sous les restes d'une coupole monumentale, où dominait le vert-de-gris, les traces d'une activité minutieuse que confirmait une multitude de formules remplies de chiffres incompréhensibles. On en conclut définitivement qu'il s'agissait là d'une prison monumentale à l'intérieur de laquelle quelques milliers d'hommes exerçaient une activité tellement intense qu'elle permettait au reste de la population de s'adonner sans autres soucis aux joies exclusives du nettoyage et de la consommation.

1971.



*Rosemary et
Marie-Laure*



Rosemary et Roger, leurs trois enfants sages (pour l'occasion) Patrick, Dominique, Marie-Laurence et la gardienne de la maison, Padoma, dont le nom est la contraction des prénoms des enfants.

« **Moi expliquer vous...** »

L'île de Robinsou Crusoë est en danger. La nouvelle a paru dans les journaux. Ça m'a fait rêver que j'échouais sur un bout de terre perdue, accueilli par quelques indigènes ravis de cette visite d'un homme lavé plus blanc comme on parle aujourd'hui. Vendredi était au premier rang, mais il ne savait pas qu'il s'appelait Vendredi puisque je venais d'arriver et que je n'avais pas eu le temps de l'en informer.

Mes nouveaux compagnons écoutèrent avec un intérêt passionné les récits que je leur fis (dans quelle langue, je n'en sais plus rien. Ce détail est resté, dans mon rêve, imprécis). Par gestes, probablement, je leur dis les automobiles, la radio, les bombes, l'ascenseur, le Cid et la photographie en couleurs. Ils décidèrent tout aussitôt d'abandonner leurs occupations habituelles pour ne plus se consacrer désormais qu'à l'étude, sous ma direction, de toutes les merveilles qui feraient d'eux de parfaits civilisés.

Le rêve devenait cauchemar : je ne savais rien. Je tentai de constituer un cours d'histoire, mais ou bien je connaissais les dates des batailles sans retrouver les participants, ou bien je décrivais les partenaires sans me souvenir des raisons qui les avaient conduits à se battre. En littérature, je mis ensemble tous mes souvenirs, reconstituant de merveilleux alexandrins que j'attribuai un peu au hasard à Corneille et à Racine. Je passe sur la physique, la chimie et le moteur à explosion. On met de l'essence, de l'huile, et ça marche. Cette explication leur parut courte. Mes élèves me quittèrent peu à peu ; ils retournèrent couper des têtes dans les environs ; j'avais échoué dans ma mission civilisatrice.

Ma femme pense que ce rêve m'est venu par association d'idées, parce que la veille au soir, les enfants m'avaient posé des questions précises et que je leur avais répondu que c'était l'heure d'aller dormir. C'est bien possible. Mais l'inspiration a bien pu naître aussi de cette réception que donnait un jour Einstein. Le terrifiant savant expliquait qu'il était incapable de dire comment fonctionnait l'électricité. Une jeune femme très belle et parfaitement gourde lui répondit : « Mais c'est tout simple, Maître, il n'y a qu'à tourner le bouton. »

Et à tirer l'échelle.

1954.

Faut-il m
l'esprit pe
pendant la
vous, ne v
contexte d
sommeil d

Chassez
tentés de r
homme qu
exemple, e
C'est le py
la réalité,
vriez le lang

Car la d
futur vos r
bosses enl
complaisan
fausse les p
brillant sur
n'apparaîtr
au contrain
sont offert
j'ai pensé
sur un peti

L'expéri
disait Crois

Et puis l
man a-t-el
interdit ?
passion.

Il faut p
toujours so
comme s'il

Inspiration nocturne

Faut-il noter sur un petit carnet les idées qui vous viennent à l'esprit pendant la nuit ? Je pense que non. Il faut dormir pendant la nuit. Les idées qu'ainsi vous abandonnez, consolez-vous, ne valent rien. Ou plutôt, elles n'ont de valeur que dans le contexte d'immobilité et d'impuissance où vous tient le demi-sommeil dans lequel vous rêvassez.

Chassez les espoirs et les craintes qu'en ces heures vous seriez tentés de nourrir d'insomnies et qui feraient de vous, demain un homme que vous n'êtes pas : hautain, froid, volontaire, par exemple, et qui, le poing sur la table, parlerait haut et ferme. C'est le pyjama qui est votre cuirasse. Sous le complet-veston de la réalité, dans quelques heures, il faudra bien que vous retrouviez le langage des compromis apaisants.

Car la distance est mauvaise conseillère. Ne conjuguez pas au futur vos résolutions et vos plans. Dans le terrain, les trous et les bosses enlèveront à votre démarche ce que vous lui prêtiez complaisamment de désinvolture élégante. Dormez ! La nuit fausse les perspectives et les valeurs. Elle ajoute du noir et met du brillant sur les gris les plus ternes. Chassez les images où vous n'apparaîtrez jamais comme demain vous fera. Détendez-vous au contraire et dormez de toutes vos forces. Certaines chances ne sont offertes qu'aux gens bien reposés. C'est à quoi, cette nuit, j'ai pensé dans le demi-sommeil, en prenant des notes fiévreuses sur un petit carnet.

1970.

Un bon conseil

L'expérience ennue. Elle n'empêche pas de faire des bêtises, disait Croisset, mais nous prive de les faire avec plaisir.

Et puis l'expérience est un argument dangereux. Où donc maman a-t-elle appris qu'il ne fallait pas faire ce qu'elle nous interdit ? demandait une belle enfant au cœur enflammé de passion.

Il faut parler au nom de l'amour ou de l'amitié, sans charger toujours son propos du poids pesant de ce grand mot qu'on lâche comme s'il allait tout justifier : l'expérience. Il y a ce qui est

1954.

juste et ce qui ne l'est pas. Ce qu'il convient de dire parce que c'est vrai, ce qu'il convient de faire parce que c'est sage ou poli.

Les jeunes réagissent vivement à ce mot clef de trop de conversations familiales. Ils ont raison. Le fils peut réussir là où le père s'est brûlé les doigts. L'expérience, c'est trop souvent l'échec et la sagesse qui en résulte est triste.

En fait, il ne faudrait pas donner de conseils, parce qu'ils ne seront pas suivis et ne vaudront jamais à celui qui les donne que la joie mineure de geindre après coup : je le lui avais bien dit. Il faudrait suggérer, pousser doucement, ce que peut faire un père que son fils écoute parce qu'ils parlent tous deux le même langage. C'est du moins ce que m'a dit un éducateur. Et c'est un homme de beaucoup d'expérience.

1970.

Conversation ferroviaire

On cause : les CFF offrent le confort et la sécurité. Mais ils laissent désarmés devant qui veut parler quand vous pensez dormir. Je ne connais pas mon interlocuteur, mais je le reconnais. Il a le monologue contraignant ; ses phrases sont cadencées, barricadées. Il ne fait que dans l'irréfutable. Il a ses idées et le disque est gravé de toute éternité. Surtout, il a une façon très personnelle de poser lui-même les questions auxquelles il s'empresse de répondre longuement. « Je vais vous dire Monsieur... » Ou encore : « Je le disais ce matin même à ma femme... » Là, je rêve un moment. Il est curieux de constater combien les maris pensent augmenter la valeur d'un argument, en insistant sur le fait qu'ils en ont fait part à leurs épouses.

Je fais mes meilleurs efforts pour endiguer le flot. Hélas ! nous sommes prisonniers du même compartiment pour 100 km encore. Je ne puis m'endormir : politesse oblige. Ni m'énervier, ce serait idiot. Il ne me reste qu'une ressource : l'esprit ailleurs et l'œil fixe, je mets la conversation en pilotage automatique.

1971.

Etre adulte
Elle résiste à
se met à pe
réinscrire su
c'est la vie.
de pleurer.

Les enfans
l'insouciance
eau si dissol
bien quand
neuve ! Les
bref orage.

L'homme
soucis qu'il
amnésie de
toutes les a
vives, celles
d'une vie p
éveille d'un
est plus fac
besogne, to
tude conda
pensées. El

Quand un
touche, il fa
Il commenc
s'effacent d
est seul.

On explo
apprendre d
rait nous sir

J'admire
les ouvrir d

Etre adulte

Etre adulte, c'est être seul. La définition est de Jean Rostand. Elle résiste à la réflexion. Et même, elle s'alourdit à la réflexion et se met à peser si fort qu'il faut un effort pour n'y plus songer et réinscrire sur son visage le sourire qui doit l'habiter parce que c'est la vie. Mais quand devient-on adulte ? Le jour où l'on cesse de pleurer.

Les enfants souffrent et nous nous trompons en leur prêtant l'insouciance. Mais ils pleurent et les larmes sont faites d'une eau si dissolvante qu'elle efface le souvenir. Et comme on se sent bien quand on a bien pleuré ! Quelle paix dans l'âme toute neuve ! Les couleurs éclatent comme dans un paysage lavé d'un bref orage.

L'homme adulte, lui, chaque matin, se recharge de tous les soucis qu'il a déposés la veille avant de s'endormir pour la brève amnistie de la nuit. Avec le jour, il se remet sur la conscience toutes les angoisses ses compagnes : les plus jeunes, les plus vives, celles qui sont à fleur de cœur. Et les autres, les vieilles d'une vie passée et qui sont toujours présentes, qu'un souffle éveille d'une somnolence légère de remords assoupis. Comme il est plus facile d'affronter la vie, d'être actif et surchargé de besogne, tout, plutôt que d'être ce rêveur qu'un instant de solitude condamne à la méditation. Et la méditation laisse aller les pensées. Elle réamorçe mille souvenirs qui posent des questions.

Quand un enfant, un jour, ne pleure plus de la peine qui le touche, il faut lui donner la main. Il est entré dans notre monde. Il commence d'accumuler. Il n'écrit plus sur l'ardoise où les mots s'effacent d'un geste. Il grave et tout demeure. Il est des nôtres. Il est seul.

1970.

Demander la lune !

On explore le ciel mais ouvrez une boîte de sardines pour apprendre où devrait s'appliquer la part de recherche qui pourrait nous simplifier la vie.

J'admire que les lessives et le lait soient en boîtes. Mais pour les ouvrir d'un ongle efficace, comme le suggère le mode d'em-

1970.

1971.

LES CHAÎNES DU BONHEUR

ploi, il faudrait des mains de Fou-Man-Tchou. je me bats régulièrement contre les capsules nouvelles que l'on met aux flacons : les unes explosent comme un bouchon de champagne. La plupart résistent victorieusement.

Les fabricants de chemises, quand ils se réunissent, doivent se féliciter mutuellement pour les progrès qu'ils accomplissent dans l'art de glisser des épingles, aux têtes minuscules, là où il est impossible de les déloger sans le secours de pinces et de lunettes. J'en ai trouvé à l'intérieur de la doublure du col. Quand on est pressé de se changer et qu'on a le projet de mettre la chemise neuve qui dort encore dans son emballage, il convient de prendre un tranquillisant et de s'allonger une demi-heure. Car une chemise débarrassée de ses épingles demeure enrichie encore d'une



multitude d'é
d'arracher en
tive, illustrée

Laquelle vo
fait une tach
mouillé de la
ciseau, le cart

Je rends ho
un ravissant n

Parlant dev
Evtouchenko
couards, des m
vagues et de p
formule pleine
vu-que-rien-n'

L'expressio
ploi en Suisse
dans notre pa
gent, à condit

Chez nous,
fense dans un
d'une idée no
temps de réf
quand elle a
ravageur qu'e
« Votre sugg
irréalisable ca

Alors retor
rang. Il va se
pour le mieu
chenko, des «

multitude d'étiquettes arrimées aux boutons et qu'on risque d'arracher en cherchant à se débarrasser de la notice (explicative, illustrée et trilingue) portant sur la méthode de lavage.

Laquelle vous sera très utile cependant dès lors que vous aurez fait une tache d'huile en ouvrant une boîte de sardines ou mouillé de lait vos manchettes en découpant, avec un vieux ciseau, le carton de la boîte selon le pointillé.

1971.

« Pourvu que rien n'arrive »

Je rends hommage au poète Evtouchenko : il vient d'inventer un ravissant néologisme.

Parlant devant le cinquième congrès des écrivains d'URSS, Evtouchenko a dit à ses confrères qu'il les tenait pour des couards, des médiocres, uniquement soucieux de ne pas faire de vagues et de plaire aux pouvoirs. Reproche qu'il résuma en une formule pleine de sens : « Vous êtes tous, s'écria-t-il, des « Pourvu-que-rien-n'arrivistes. »

L'expression mérite d'être exportée. On lui trouverait de l'emploi en Suisse. Le « pourvu-que-rien-n'arrivisme » fait carrière dans notre pays où l'on voudrait si souvent que les choses changent, à condition, bien sûr, qu'elles bougent le moins possible.

Chez nous, en effet, l'active inertie trouve sa meilleure défense dans un réflexe de molle justice distributive. A l'agression d'une idée nouvelle, la hiérarchie au cul de plomb demande un temps de réflexion qui n'est jamais qu'un temps d'arrêt ; et quand elle a retrouvé son souffle, c'est pour stopper le convoi ravageur qu'elle imagine déjà foulant les plates-bandes sacrées. « Votre suggestion est intéressante, Monsieur, mais elle est irréalisable car elle créerait un précédent ! »

Alors retombent les enthousiames, et l'on fait retour à son rang. Il va se passer qu'il ne se passera rien et qu'ainsi tout ira pour le mieux dans la meilleure des républiques, oh ! Evtouchenko, des « pourvu-que-rien-n'arrivistes ».

1971.

je me bats régu-
met aux flacons :
mpagne. La plupart
missent, doivent se
accomplissent dans
scules, là où il est
nces et de lunettes.
col. Quand on est
mettre la chemise
convient de prendre
eure. Car une che-
chie encore d'une



Les « livres-brouille »

Les « livres-brouille » jettent la perturbation dans les ménages les mieux équilibrés. *Le Chacal* de Forsyth est l'exemple le plus parfait du « livre-brouille ». Quand on en a lu les vingt premières pages, on n'a plus qu'une envie qui est d'en lire les 370 qui suivent.

La valeur littéraire a peu de part dans cette passion dévorante. Je serais bien incapable de vous dire si le livre est bien écrit, comme on parle dans les salons. Il est en tout cas écrit pour être lu, ce qui n'est pas un mince compliment. J'entends par là que l'écriture disparaît, qu'elle est purement fonctionnelle. Parfaite, en d'autres termes puisqu'elle s'efface pour nous laisser en confrontation directe avec une série d'événements dont le déroulement minutieux nous tient la gorge serrée.

Pendant vingt-quatre heures au moins, vous cessez d'exister pour votre entourage. Les questions les plus anodines vous surprennent comme un interrogatoire indiscret — « Qu'est-ce qu'on fait demain ? » demandent les familles. Comme si la question se posait. Demain, je vais jusqu'au bout du *Chacal*. Quand cette parenthèse sera fermée, la vie quotidienne reprendra normalement. (Si du moins vos entours ont le pardon facile.)

L'année passée, mon « livre-brouille » avait été *La Belle du Seigneur* de Cohen. Mais ce livre-là quand je l'ai terminé, il n'était pas fini. La parenthèse ne s'est jamais complètement refermée. Il continue de vivre dans une région secrète de mon âme. D'où l'on peut conclure qu'il y a évasion dans un cas — et dont il ne faut pas médire — et que l'autre livre-brouille se situe à un niveau différent à cause de tout ce qui continue de se passer après qu'a été lu le mot fin. C'est pourquoi certains ouvrages, tous bienvenus, entrent en librairie et d'autres en littérature.

1971.

De la définition de mots croisés

Il y a de cela quelques années, un championnat de mots croisés fut organisé en France et qui nous valut d'agréables surprises.

En effet, pour départager les concurrents parvenus en finale, on leur demandait d'inventer des définitions pour certains mots

figurant dans
donc renver

Le mot «
chir.

Voici qu
autour de
rocher » ;
quand on to
« c'est l'int
parfois sign
elle est dres
qui est piqu

Ces défin
j'aurais dor
« feuille po
« quand elle

L'

Discussion
un ami chir
sion perma
l'estomac es
est nerveux
que beauc
politesse. »
œuvre sur
parce qu'ils
fatigues et
chiens dorn
arrive de m
propre inso
graver.

Il faudrai
qu'il vienne

Les gens l
de leurs pr
porter mieu

figurant dans la grille qu'ils venaient de résoudre. Le jeu était donc renversé ; les résultats furent surprenants.

Le mot « oreille » vous aurait-il inspiré ? Essayez d'y réfléchir.

Voici quelques réponses des spécialistes français, brochant autour de ce mot pour mieux le définir : « pavillon près d'un rocher » ; « a souvent son pendant chez la femme » ; « basse quand on tombe de haut » ; « poste d'écoute tout près du front » ; « c'est l'interne qui fait tout le travail » ; « son durcissement est parfois signe de ramollissement » ; « joue mieux son rôle quand elle est dressée » ; « quand la puce y est mise, c'est la curiosité qui est piquée ».

Ces définitions ont toutes été classées à égalité. Pour ma part, j'aurais donné un prix spécial à « pavillon pour réception », « feuille populaire » ou à celle-ci encore, qui m'enchanté : « quand elle tinte, il y a quelque chose qui cloche ».

1970.

L'effet de la cause ou la cause de l'effet

Discussion passionnante — et passionnée — l'autre soir avec un ami chirurgien qui évoque ce qui est, à ses yeux, une confusion permanente entre la cause et les effets. Un malade de l'estomac est-il nerveux parce qu'il a mal ou a-t-il mal parce qu'il est nerveux ? Je lui cite un mot d'Alain : « Je suis porté à croire que beaucoup de nos maladies résultent d'un oubli de politesse. » Le philosophe revient en effet très souvent dans son œuvre sur cette idée que les animaux ont moins de maladies parce qu'ils n'ont pas d'humeur, au sens où il s'agit de ces fatigues et de ces ennuis qui sont entretenus par la pensée. Mes chiens dorment la nuit. Tandis que leur patron, quand il lui arrive de mal dormir, se met dans l'état d'être scandalisé par sa propre insomnie, qui est exactement la meilleure façon de l'aggraver.

Il faudrait faire confiance au sommeil pour avoir une chance qu'il vienne.

Les gens bien élevés et qui ont pris l'habitude de ne pas parler de leurs propres difficultés devraient, selon cette théorie, se porter mieux que ceux qui ne peuvent qu'aggraver leurs maux en

1971.

les évoquant sans cesse. En fait d'humeur, il faut s'acharner à l'avoir bonne. Le pessimisme rétrécit-il l'imagination autant que les artères ? On dit couramment d'un bilieux qu'il se fait du mauvais sang, le langage populaire ayant depuis longtemps découvert ce que la médecine moderne appelle, je crois bien, la psychosomatique.

1972.

Paris sur scènes

Paris est une ville dramatique. Et c'est bien contraire à sa réputation qui est d'être joie ou, pire encore, plaisir. Alors que toute la vie y est si directement apparente et sensible, qu'on croise sans cesse des destins qui émeuvent.

Qui était-elle ? Par la vitre de l'autobus je la voyais à la terrasse du café qui refusait le verre qu'en insistant lui présentait un solide garçon assis à ses côtés. Elle faisait avec une énergie lassée des gestes d'hostilité. Lui, riant, mais un peu gêné, renouvelait son offre.

Un grand amour mourait sur cette terrasse hâtivement entrevue. Lui avait dû ne pas tenir ses promesses. Elle, pauvre maintenant de désillusions sans appel, et qui sait, riche d'autres espoirs et de je ne sais quelle angoisse, allait se retrouver seule. C'était bête et poignant, comme une chanson d'Edith Piaf. On s'en veut de déclencher l'imagination sur une aussi banale image. Mais les yeux de cette fille et la tristesse qu'ils trahissaient rejoignent dans mon souvenir un autre regard. Celui d'un enfant de sept ou huit ans qui, à Paris encore, suivait avec une gravité d'un autre âge la conversation qu'échangeaient joyeusement dans un bar un homme et une femme qui pouvaient, hélas, être ses parents. Il était minuit et le garçon jetait déjà sur le carreau de la sciure humide.

Les néons clignent dans le ciel. Il y a des affiches. Paris by night circule en autocars bourrés d'Américains rigolards. Où regardent-ils pour trouver que c'est si follement amusant ? amusant ?

« Vous
c'est l'oasi

On ne s
Gide. Je s
conseil cor

Vous éc
celui de v
rieuse. Ré
intentions
la force et
sur le cœu
« Mourrie

Pouvez-
de vanité
publier ce
poètes et c
qu'allait p
demeurés
existence c
un nom et
une œuvre
naient da
souhaitaie
preuve. Il
bohème, n
génie.

Allons !
donnent la
vôtres pou
que Pégas
et quand v
sée, c'est
moins aur
l'échec qu
les sourire
faire le bo
d'œuvre d
autre gloir

Maudit, le poète ?

« Vous avez trouvé le bonheur, dites-vous ? Prenez garde ! Car c'est l'oasis et Pégase ne va pas plus loin vous porter ! »

On ne sait à qui s'adresse ce solennel avertissement d'André Gide. Je sais par contre à qui l'on pourrait donner utilement le conseil contraire.

Vous écrivez, mon ami. Et vous avez sacrifié votre bonheur et celui de votre famille à cette vocation que vous dites impérieuse. Regardez en vous-même. Soyez l'honnête chimiste des intentions qui vous animent. Affirmez-moi que vous vous sentez la force et le talent de promouvoir une œuvre. Répondez, la main sur le cœur, à la question que posait Rilke à un jeune poète : « Mourriez-vous, si vous ne pouviez plus écrire ? »

Pouvez-vous vous rassurer vous-même sur la part d'orgueil ou de vanité qu'il y a dans le débordant courage que vous mettez à publier ces plaquettes que personne ne lit ? Oui, je sais, d'autres poètes et des plus grands n'ont pas connu, à leurs débuts, l'accueil qu'allait plus tard leur offrir la postérité. D'autres que vous sont demeurés pauvres, méconnus, malheureux, pendant toute une existence où ne les soutenait que le seul et doux espoir de laisser un nom et une œuvre. Mais n'eussent-ils pas laissé et un nom et une œuvre étant pères de famille conscients de ce qu'ils entraînaient dans l'aventure de la vocation des enfants qui, eux, souhaitaient vivre ? De tels précédents n'ont pas valeur de preuve. Il y eut de grands poètes bohèmes et misères. Ni la bohème, ni la misère ne furent les éléments constitutifs de leur génie.

Allons ! Reclassez vos soucis selon la juste hiérarchie qu'ordonnent la nature et la vie. Occupez-vous un peu du bonheur des vôtres pour faire un peu votre bonheur. Vous craignez « l'oasis et que Pégase n'aille pas plus loin vous porter » ? Allez-y toujours, et quand vous y serez, dites-vous que si votre monture est épuisée, c'est que vos muses avaient le souffle court. Tant pis. Du moins aurez-vous conscience de n'avoir entraîné personne dans l'échec qui vous concerne et dont sauront bientôt vous consoler les sourires reconnaissants de ceux qui vous entourent. Car, de faire le bonheur des siens est aussi, souvenez-vous-en, une sorte d'œuvre d'art, presque plus grande encore de ne susciter nulle autre gloire que celle de la paix du cœur.

1955.

Pour le roman policier

Les romans policiers que le moraliste condamne, j'aimerais une fois encore en prendre la défense et plaider pour l'imagination, car elle est source d'humilité.

Quelle chimie mystérieuse a composé tels qu'ils sont les personnages que nous sommes ? Tous les hasards du monde les ont modelés, conduits, fixés. L'événement qui, aux pages d'un livre, déclenche l'action dramatique nous eût faits acteurs si, un jour, nous l'avions trouvé sur notre route.

Nous avons en nous tout ce qui pourrait faire de nous-mêmes un autre homme. Ces potentialités, une vie paisible peut les atrophier jusqu'à l'anéantissement. Mais à jeunesse égale et soumis aux mêmes influences, ne serions-nous pas devenus ce voleur ou ce criminel dont nous lisons l'existence et que poursuivent les polices ?

Les vrais lecteurs de vrais romans policiers apprennent à ne pas condamner l'homme au-delà de sa vraie responsabilité. Ils ne rient pas quand ils entendent au tribunal les mots qui amusent et qui sont souvent bien plus atroces que drôles. Ils n'enregistrent pas les condamnations par lesquelles la société se fait payer le prix du crime, comme une victoire rassurante qui les fortifie dans le sentiment de leur propre honnêteté.

D'ou je conclus à la moralité de ces littératures que l'on décrit perverses. J'ai songé à le dire en voyant hier, dans un bar lausannois, paupières mi-closes, suçant sa pipe, un homme qui ressemblait étrangement à Georges Simenon.

1956.

Etre romancier, c'est être les autres

On dit des *romanciers* : quelle imagination ! C'est trop vite ramener le talent à je ne sais quel don gratuit d'automatique invention de gestes, de climat, d'anecdotes. Il me paraît que la création artistique est due pour une grande part à un pouvoir de concentration qui dépasse la mesure commune. Elle est le fait d'une volonté presque surhumaine, assortie de tendresse et d'affection pour l'homme. Le devoir d'amour du prochain, peut-être n'y a-t-il que les saints, les héros et les romanciers pour l'accomplir au prix d'un si violent effort d'humilité et de dépouillement.

Prenez un fait divers : accusé par erreur d'un crime qu'il n'a

pas comm
qu'auraien
lignes, étre
tout un m
mais inatte
de s'arrête
moyen d'y
même, de
l'autre, l'h
en fonction
même d'un
qu'à certai
s'identifier
s'est ainsi
plus secrèt
d'images q
angoisse o

Quand l
la redécou
étonnemen
font un co
que nous v
explication
propres écl

Dons na
fées autour
prochain, r
concentrer
autres soie
lesquelles
quand on
gelsk, la de

Retour c
gneuses da
buste. L'œ
vrai qu'ils
nuit des ter

pas commis, un libraire se suicide. Telle est l'information qu'auraient pu publier mille fois les journaux ; nouvelles en 3 lignes, étroite meurtrière qui, de nos tours d'ivoire, donne sur tout un monde où s'est noué et dénoué le drame. Nous lisons, mais inattentifs. Le romancier, lui, sur ces trois lignes, décide de s'arrêter ; de comprendre ; de revivre par l'intérieur. Le moyen d'y parvenir ? Un oubli presque total de ce qu'il est lui-même, de sa propre vie affective et matérielle pour devenir l'autre, l'habiter, s'habiller de sa peau et de ses nerfs pour réagir en fonction d'un passé, d'un contexte humain, d'un caractère et même d'une physiologie qui est celle de cet autre auquel je pense qu'à certains moments de haute pression mentale, il réussit à s'identifier complètement. Le romancier, du personnage dont il s'est ainsi revêtu, n'invente pas mais redécouvre les pensées les plus secrètes et le rythme même de ces pensées, avec les retours d'images qui, de très loin, viennent par bouffées alourdir une angoisse ou bercer un espoir.

Quand l'œuvre est terminée, l'auteur revient à sa vie propre, la redécouvre comme on revoit les paysages oubliés, avec des étonnements d'enfant. D'où une ingénuité, une fraîcheur qui font un comportement que le public comprend assez mal. C'est que nous voulons, sur le sujet du génie des grands hommes, des explications qui soient assez simples pour servir d'excuses à nos propres échecs.

Dons naturels, imagination, facilité : certes, il faut quelques fées autour du berceau d'un futur écrivain. Mais que l'amour du prochain, une sorte de charité supérieure, et le courage de se concentrer dans l'oubli de soi-même pour mieux s'identifier aux autres soient autant de qualités acquises à force de volonté sans lesquelles il n'est pas de vrais romans, voilà qui paraît évident quand on a lu, comme j'ai fait hier, *Le petit homme d'Arkhangelsk*, la dernière œuvre de Simenon.

Cachez ce sein...

Retour de vacances azuréennes. J'ai vu des milliers de baigneuses dans l'exercice de cette liberté nouvelle qui découvre le buste. L'œil s'habitue plus vite que les objets eux-mêmes. Il est vrai qu'ils n'ont pas vu le soleil, si j'ose ainsi parler, depuis la nuit des temps.

Le problème n'est plus de savoir où s'arrêtera, à la plage, le goût du dénuement et de la dénudation. Déjà le gros est fait. L'histoire s'accélérait, je ne doute pas que, dans peu d'années, la mode aura fait tomber les derniers voiles qui protègent ce qu'en d'autres temps on appelait la pudeur.

La question grave est qu'à ce jeu, l'homme risque de voir s'atrophier une imagination que les siècles antérieurs obligeaient à de rudes exercices. Les limites de l'impudeur étaient alors à ras du sol. Tout le monde sait, chantait Musset, « que quand on voit le pied, la jambe se devine... »

Pareils à Cuvier, les amoureux d'alors devaient, d'une cheville, conclure à la beauté d'un ensemble. Que découvrir, aujourd'hui que tout est découvert ?

Heureusement, l'homme demeure un être complexe prêt à compliquer toutes choses dès qu'elles lui paraissent simples comme le simple appareil. N'ai-je pas entendu cette phrase, qui remet tout en question, et que prononçait un garçon contemplant une ravissante personne : « Je me réjouis qu'elle soit habillée pour voir si elle est vraiment jolie. »

1971.

Rencontre de classes

Les réunions de volées scolaires sont pleines d'enseignements. Quand trente garçons se retrouvent pour célébrer le dixième ou le vingtième anniversaire de leur bachot, ils apprennent plus de choses en une soirée qu'ils n'en apprennent jamais quand ils suivaient ensemble les cours de leurs professeurs.

Ils apparaît d'abord que l'homme ne ressemble qu'assez peu à l'adolescent qu'il fut. Il y a des mues inattendues de l'âme et de l'esprit qui font bizarrement qu'un intellectuel promis aux recherches de laboratoire devient un industriel avisé qui vend des tuyaux dans le monde entier avec un succès qui donne à ses vestons et à ses voitures une ligne parfaitement étudiée. Installé dans la conjoncture avec un sens avisé de l'affirmation sans appel, il regardera d'un œil condescendant, lui, l'ancien timide, des camarades de classe qui fracassaient tout à l'époque, et dont la brillante intelligence ne sert aujourd'hui que des causes secon-

dares, au
va la vie.

On con
chaque ca
en cinq an
Ceux, au c
et sourian
quitter l'un
carrière. J
tance.

Par-delà
tent d'évai
Ça perd e
c'est triste
eut quelqu
qu'est le n
prennent a
définitive,

« Elle m

Un poète
pour méri
cette timid

Observe
au travail
des soulier
tabac et de
en conven
beaux.

Et pourt
laid de pa
travaillent
fatiguée, d
une charge
masse de s
tourner le

dares, au plus bas étage des hiérarchies administratives. Ainsi va la vie.

On constate encore un autre phénomène. Chaque existence, chaque carrière est cyclique, vallonnée si vous préférez. De cinq en cinq ans, les visages les plus réjouis se couvrent de brume. Ceux, au contraire, qu'on avait connus accablés se sentent légers et souriants. Ce sont toujours les mêmes ennuis qui ne semblent quitter l'un que pour aller accabler l'autre. L'argent, l'amour, la carrière. Je cite par ordre d'arrivée et non par ordre d'importance.

Par-delà les qualifications individuelles, ces réunions permettent d'évaluer aussi le poids des contraintes collectives de l'âge. Ça perd en cheveux ce que ça gagne en tour de taille. Comme c'est triste ! Mais le repas fut excellent ; le vin rouge parfait. Il y eut quelques alcools à l'heure du grand discours. Et c'est bien là qu'est le miracle : ces petits détails que les jeunes négligent, ils prennent avec l'âge une valeur de compensation si forte qu'en définitive, la soirée fut des plus joyeuses.

1971.

La beauté de l'amour

« Elle m'aime. Et je porte un veston d'alpaga... »

Un poète en ces mots disait sa crainte de n'être pas assez beau pour mériter l'amour de son amie. J'aime cette délicatesse et cette timidité.

Observez cinquante hommes que secoue un tram qui les mène au travail : vous verrez de gros nez, des ventres qui bedonnent, des souliers dont les bouts remontent, des moustaches jaunies de tabac et des yeux salis de sommeil. Hommes, mes frères, il faut en convenir et le miroir nous le répète : nous ne sommes pas beaux.

Et pourtant, autant de femmes (sinon plus) qu'il y a d'hommes laids de par le monde, ne vivent, ne pensent, ne se déplacent, ne travaillent qu'avec dans le cœur quoi ? L'image de cette tête fatiguée, de ce corps avachi. Chacun de ces hommes représente une charge d'affection, une quantité d'irremplaçable amour, une masse de soins attentifs et assez d'énergie généreuse pour faire tourner le monde. Quel miracle !

On m'interpelle pour me dire : « Hé ! Mais la réciproque est vraie. Toutes les femmes ne sont pas belles. » Je réponds : « C'était la question à ne pas poser, mon ami. Vous manquez totalement du sens de l'opportunité poétique. »



Economie de (gros) mots

On me demande de protester contre l'abus des gros mots. Un couple ami a entendu l'autre jour des jeunes garçons dont le langage était, paraît-il, fleuri au-delà des limites permises.

J'avoue que le phénomène ne me paraît pas très important. Certes, je ne préconise pas l'usage méthodique des gros mots. Je crains simplement que leur interdiction ne soit totalement inefficace. Et puis nous connaissons tous des esprits grossiers qui s'expriment en une langue suave. Nous finissons par leur préférer ceux qui, parlant avec une relative grossièreté, ne cherchent du moins pas à paraître meilleurs qu'ils ne le sont.

Les en
gros mots
donc ave
command
sujet un
telle inju
« tendant
—, elle
moment a
En fait
avec une
apprendre
dans ce c
seule fois
ment me
simpleme

Le bou
retard, s'i
commenc
Quelques
civilisé qu
des réflé
tendre, r
travail. V
toutes no
Ah, ma
Tous trav
dités dans
« Qu'es
A ce m
longueme
pysiognon
du bœuf,
qui. Et q
dans un p

Mais la réciproque est
belles. » Je réponds :
n ami. Vous manquez
que. »



lots

bus des gros mots. Un
jeunes garçons dont le
limites permises.
ait pas très important.
ique des gros mots. Je
e soit totalement inef-
es esprits grossiers qui
issons par leur préférer
èreté, ne cherchent du
sont.

UNE OBSESSION : COMMUNIQUER

Les enfants, j'en conviens, devraient en principe éviter les gros mots. Il faut pourtant qu'ils les connaissent. Renseignons-les donc avec précision sur les méthodes d'utilisation, en leur recommandant d'abord de ne pas les galvauder. Gilles a écrit sur ce sujet un poème remarquable. Il ne faut pas, disait-il, dévaluer telle injure dont il souhaitait au contraire que, dans le silence — « tendant lentement son ressort, accumulant force et puissance » —, elle refasse son plein de signification pour éclater au bon moment avec toute l'efficacité souhaitable.

En fait, vous n'empêcherez jamais les enfants de s'exprimer avec une certaine brutalité. Mieux vaut, lâchant du lest, leur apprendre à ne pas exagérer. L'exemple de Cambronne peut, dans ce cas, vous servir. C'est bien pour ne l'avoir dit qu'une seule fois, le mot, que le général est devenu si célèbre. L'argument me paraît efficace. N'invoquez plus la politesse. Prêchez simplement l'économie.

1957

Le boucher double (!)

Le boucher fait injure aux lois de l'efficiace. Il arrive en retard, s'installe avec des lenteurs calculées et, comme à regret, commence à débiter sa viande. Nous sommes dans le Midi. Quelques mouches volent au ras des papiers graisseux, et le civilisé qui demeure en nous malgré des vacances de trappeurs, a des réflexes d'hygiéniste. Mais bah ! Tel quel, le steak est tendre, rassis à souhait. Le frigidaire ne fait pas d'aussi bon travail. Vivent donc les mouches. Il faudra les réinventer quant toutes nourritures seront mortes de propreté.

Ah, mais le service est long. Les procédures sont provençales. Tous travaux d'approche terminés, on se décide, avec des timidités dans la voix à lancer la question clef :

« Qu'est-ce que vous avez de bon aujourd'hui ? »

A ce moment, Monsieur le boucher réfléchit et contemple longuement son client. Je le soupçonne de pratiquer une sorte de physiognomie commerciale. Il y a des têtes à manger du veau, du bœuf, ou du cochon. On ne vend pas sa viande à n'importe qui. Et quand on vous en abandonne une tranche, on l'emballe dans un papier trop petit pour elle. C'est une autre tradition.

Nous en étions là, quand je commis une grande imprudence.

« Est-ce bientôt prêt ? ai-je dit, je suis pressé. »

Pressé ! Il a dit qu'il était pressé ! D'émotion, le boucher en a interrompu son emballage dont il était justement en train de nouer les deux bouts. Il a mis ses mains aux hanches, m'a toisé, méprisant :

« Monsieur, m'a-t-il déclaré, si je travaillais deux fois plus vite, je gagnerais deux fois plus d'argent. Je n'aurais donc plus besoin de travailler et du coup, vous n'auriez pas de viande à votre déjeuner ! »

Raisonnement d'une sagesse implacable comme le soleil qui l'a engendrée.

Le manque d'argent

« Tout progrès est basé sur le profond désir universellement répandu chez les hommes de dépenser plus qu'ils ne gagnent. »

Cette phrase pleine de sens nous vient de la riche Amérique. Ce qui prouve que sous toutes les latitudes et quel que soit le standard de vie, des problèmes communs préoccupent les citoyens organisés : gagner sa vie et un peu plus, ce qu'un de mes amis appelle le strict superflu. Il me souvient à ce propos d'une merveilleuse réflexion qu'avait faite Jack Rollan à l'issue d'un mois assez sombre : « C'est déjà tellement embêtant, disait-il, de n'avoir pas d'argent... s'il fallait encore faire des économies ! »

Vous jugerez peut-être qu'elle est fallacieuse, mais c'est tout de même une consolation valable que de savoir l'impécuniosité source de progrès. C'est parce qu'il manque d'argent que le paresseux est inventif et que le travailleur travaille encore plus. Ce qui fait marcher la machine. Les satisfaits, ceux que la fortune a comblés, sont économes d'initiatives et d'efforts. En cherchant bien, il est probable que l'on puisse prouver dans d'innombrables cas que de merveilleuses œuvres d'art sont nées sous le signe de la pression qu'exerce l'amoncellement des factures impayées. Qui paie ses dettes s'enrichit. Ce vieux proverbe de créancier apparaît incomplet. Celui qui veut payer ses dettes enrichit ses contemporains de toutes les initiatives qu'il va prendre pour se sortir d'un mauvais pas.

« Je r
humorist
que d'a
pourtant
vie. Et
but. C'e
esprits r
vous sav

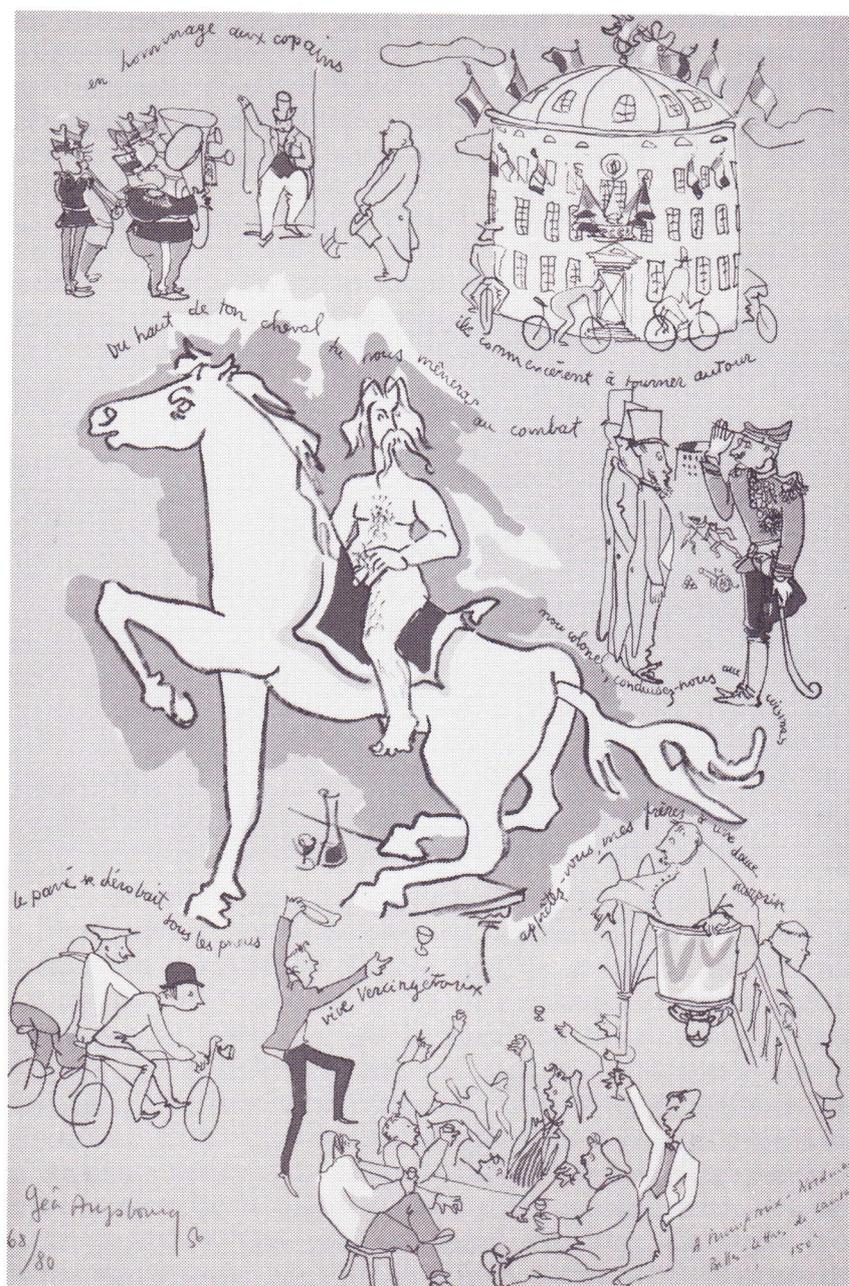


« Je n'arrive pas à nouer les deux bouts, se plaignait un humoriste ; ils bougent toujours ! » Rien n'exerce autant l'esprit que d'avoir à résoudre des problèmes toujours identiques et pourtant toujours nouveaux. C'est ce qu'on appelle l'école de la vie. Et l'Etat, en inventant l'impôt, ne poursuivait pas d'autre but. C'est pour notre bien, soyez-en assurés, et pour que nos esprits restent vifs, qu'il nous oblige chaque année à l'effort que vous savez bien.



En voyage de noces à Cannes et en MG !

LES CHAÎNES DU BONHEUR



« Les Copains » de Jules Romains, monté par Belles-Lettres, et croqué par Géa Angsborg, on aura reconnu Roger Nordmann dans le rôle glorieux de la statue équestre de Vercingétorix.

La p
Roger
C'es
bonhe
la vie
Fem
zines
dans u
cave,
soirées
dans le
son bo

J'ai
inatten
lescen
nelle,
temps